

Exit Citroën, place à l'art

De la marque à l'étendard

En 2020, il deviendra musée d'art moderne et contemporain, au rayonnement international. Voué à la cause automobile depuis toujours, le garage Citroën, paquebot de verre et de béton, a-t-il le potentiel architectural d'un pôle artistique multidisciplinaire? Petite visite exploratoire... *Par Mélanie Noiret*

Le garage Citroën, sis place de l'Yser depuis 1934, aura sans conteste eu une belle vie. Première concession de Citroën hors de France, plus grande station-service d'Europe à sa création, l'édifice de 35.000 m² présente le style moderniste et fonctionnaliste typique de l'entre-deux-guerres. L'avenir que lui propose la région Bruxelles-Capitale – se muer, en 2020, en musée d'art moderne et contemporain – sonne, pour ce gros paquebot blanc, en bord de canal, comme une promesse merveilleuse; des œuvres d'art à la place des derniers modèles Citroën, derrière les grandes baies vitrées... De quoi attirer l'intérêt des nombreux passants quotidiens. Cependant, l'édifice, aussi majestueux soit-il, a été conçu pour être un garage, combinant salles d'exposition, bureaux et ateliers techniques, sur une surface bâtie de l'ordre de 48.000 m². Les voitures n'ont certes pas les mêmes besoins que les œuvres d'art, mais surtout, ce n'est pas le même public. La Région Bruxelles-Capitale a fait appel à l'architecte hollandais Wessel De Jonghe et deux bureaux d'experts belges pour identifier les potentialités du site. En même temps que la signature du partenariat avec le Centre Pompidou, le 30 septembre, un prochain concours a été annoncé visant l'aménagement du garage en musée. De notre côté, petits curieux, nous avons convié le bureau bruxellois Origin Architecture & Engineering, spécialisé en restauration et rénovation de sites patrimoniaux (l'Hôtel Communal de Laeken, l'Atomium, le Musée de Tervuren, La Monnaie...) à visiter, avec nous, les «entrailles» du paquebot, afin de recueillir quelques commentaires à «chaud».

Barbara Pecheur et Cécile Mairy, toutes

deux associées chez Origin, se soumettent avec enthousiasme à la petite balade. Leur bureau participera «évidemment» au concours. À notre demande, Philippe Sa-

myn and Partners (le nouveau quartier général du Conseil de l'Union européenne), Art&Build (Docks Brussels) et XDGA (Musée des Beaux-Arts de Tournai) ont confirmé leur volonté d'y participer également.

Le temple

Le showroom, place de l'Yser, est certainement la partie du bâtiment la plus publique et c'est par là que nous entrons. Le directeur de la succursale Yser de Citroën, Kris Van Lathem, après nous avoir montré quelques photos d'archive du site, encadrées dans son bureau, joue le guide. Car si la salle d'exposition est libre d'accès au public, ainsi que son 1^{er} étage, les autres niveaux supérieurs ne le sont plus et, pour nos premiers pas dans ce labyrinthe, son aide n'est pas superflue. Un ascenseur nous amène au 1^{er} étage, ensuite, il s'agit de grimper quelques larges rampes, relativement abruptes, davantage destinées aux roues de voitures qu'au pas de piétons et, vers les hauteurs, quelques étroits, sombres et poussiéreux escaliers métalliques. Le rez-de-chaussée et le 1^{er} étage de ce showroom, en forme de comète, servent encore actuellement à l'exposition d'automobiles. Ce fut le cas aussi pour les trois autres étages, à une époque maintenant révolue. S'ils ne sont pas formellement abandonnés, ils sont cependant quasiment vides. À l'un des étages, Kris Van Lathem nous invite à nous approcher des baies vitrées qui courent sur trois côtés: «Regardez bien, il y a un espace de quelques centimètres entre la vitre et la structure en acier qui porte les étages. Cela signifie

que celle-ci n'est pas soudée au bâtiment et qu'elle peut être retirée facilement, sans toucher aux murs». En effet, en parcourant l'histoire des lieux, on apprend que ces cinq niveaux, au-dessus du rez-de-chaussée, ne sont pas d'origine, mais ont été montés seulement en 1959, modifiant ainsi grandement l'esthétique de la «tour» de verre.

Et ce n'est pas peu dire... Nos architectes sortent alors chacune un petit ouvrage en noir et blanc, paru en 2004, portant sur ce bâtiment et dans lequel on peut voir de vieilles images du site. La différence d'aspect est de taille: avant, un showroom dont la hauteur (25 mètres) est en majeure partie vide, avec seulement quelques voitures au sol. Pas un seul niveau n'est présent au-dessus du rez-de-chaussée. «André Citroën est le premier constructeur automobile qui a porté une véritable attention à l'architecture pour mettre en valeur ses voitures. Elles étaient, à l'époque, vraiment exposées comme des sculptures dans un temple grec. C'était fabuleux», commente Barbara Pecheur. Dans la note des experts, mandatés par la Région Bruxelles-Capitale, il est suggéré de retirer les 5 niveaux pour revenir, on l'imagine, à cette image de temple, dédié cette fois à l'art. Barbara Pecheur et Cécile Mairy soulignent qu'il s'agit, à ce stade, d'une proposition et non pas d'une obligation. En parcourant les étages de la tour, nous avons, en effet, eu l'occasion d'admirer quelques vues incroyables sur Bruxelles. Spontanément, nous nous sommes exclamés qu'il serait dommage de priver le public du musée d'un tel panorama. «Pour les plateaux, il ne faut peut-être pas tout mettre par terre», commente Cécile Mairy. Les deux architectes pèsent alors le pour et le contre. «Les plateaux du showroom sont très bas de plafond. Ce n'est pas franchement l'idéal pour

un musée, commence Barbara Pecheur. Ce qui est voulu, c'est un geste fort pour retrouver le bâtiment tel qu'à son origine, mettre en avant cette architecture affirmée et élégante. Retirer totalement ces planchers, cela pourrait évidemment créer une entrée spectaculaire...» Sa collègue contre-argumente : «Cela dépendra de la collection. Il peut être intéressant de conserver, à certains endroits, de faibles hauteurs. Sur certains étages, on pourrait percer des éléments de la dalle, conserver juste un morceau pour créer quelque chose, développer

un système de passerelles... Il y a 36 solutions ! Mais ça, c'est un projet à mener en fonction de la collection et de la circulation des personnes.» Barbara Pecheur propose : «On peut aussi créer quelque chose de neuf en toiture pour avoir une belle vue encore.» Elles nous expliquent alors que les structures sont en travée, que tout est en bon état et qu'il ne serait pas difficile en soi de couper dans les niveaux.

Le climat de l'art

En se remettant bien en tête la destinée du lieu, il est inévitable de songer à la préservation des œuvres d'art dans un contexte tel que celui-ci ; largement vitré, soumis à une intense luminosité et peu isolé (il y fait quelques degrés plus chaud qu'à l'extérieur). Agréable, certes, mais ce ne sont pas, en soi, les conditions muséales idéales, sans omettre la question des performances énergétiques.

Pour Cécile Mairy, «tout dépend de nouveau du type de collection. Il y a des ouvrages qui résistent bien à ce type de configuration». Elle continue : «Ce sont ici de fameuses parois vitrées. Le vitrage n'est pas d'origine, il y avait auparavant une autre lecture, avec plus de transparence et de reflets. Beaucoup de châssis ne sont pas non plus originaux. Il y en a quelques-uns dans d'autres parties du bâtiment, et ils sont beaucoup plus fins. Il sera nécessaire de mettre du double vitrage, qui filtre les UV. Mais ce ne sera peut-être pas suffisant, pour protéger les œuvres les plus fragiles. D'où la nécessité de créer des boîtes spécifiques, avec un climat adéquat, comme nous le faisons pour le musée de Tervueren.»

La cathédrale

Nos pas nous mènent vers l'autre partie du site, les ateliers qui longent le Quai de Willebroeck, d'un côté, et le Quai des Péniches, de l'autre (côté canal). Le showroom et l'immense complexe technique sont reliés de l'intérieur par une rampe («il faut absolu-

ment conserver cette rampe qui conduit au 1^{er} étage des ateliers», affirme Barbara Pecheur), qui amène sur une «rue» d'acier suspendue au centre de l'édifice. Et nous voici, dès lors, au cœur de cette cathédrale industrielle, joyau architectonique, rectangle de 102

mètres sur 130, percé de 3 entrées et vitré... partout, du sol au plafond.

Barbara Pecheur prend quelques clichés avec son smartphone : «La lumière, la vue, sont fabuleuses. On voit Tour & Taxis, le canal... D'office, il y a ici une forte connexion entre la ville, le quartier et le bâtiment.» L'architecte observe et relève quelques points. D'abord, un concept général, qu'elle soumet d'emblée : «Selon moi, il est important que soit conservé l'aspect garage. On considère toujours que le plus difficile, dans la réhabilitation de monuments, c'est de trouver une fonction qui corresponde aux fonctions originales du bâtiment. Celui-ci a été construit comme garage et cela a une place importante dans l'histoire. Ce serait bien de garder une trace des voitures, ne fût-ce que des traits et des dessins au sol. Cela peut être très ludique, dans la fonction d'un musée, d'avoir des œuvres garées dans des places de parking. Il faut qu'on continue à voir que c'était un garage, voire même qu'on reconnaisse que c'était un garage Citroën. On pourrait, par exemple, garder le logo sur le toit...» Elle insiste également sur quelques éléments de détails à maintenir, comme cette série de petites lampes industrielles, qui, outre un sérieux nettoyage, ne nécessiteraient qu'un nouveau câblage aux normes. Ou encore cette horloge, suspendue au plafond, en plein centre des ateliers, probablement d'origine et «qui donne encore l'heure exacte», s'exclame Barbara Pecheur, qui pointe également le revêtement de sol : «Le revêtement doit rester industriel, un béton lissé ou quelque chose comme cela. Même peut-être avec des petites places de parking, pourquoi pas !»

L'architecte évoque une autre nécessité : «Les rampes sont trop pentues, il faudra penser à installer un ascenseur. L'architecture se prête à une cage d'ascenseur apparente. Il est possible de la mettre à peu près où on veut.»

Nous levons les yeux, c'est inévitable, le regard est attiré vers le haut, d'où provient une lumière presque sacralisée. L'attention de l'architecte se porte d'abord sur la toiture : «Ce sont probablement des plaques d'amiante. Ce serait logique, vu l'époque de construction. Il faut tout enlever. C'est comme ce que nous avons fait pour l'Atomium : on l'a déshabillé, nettoyé la structure et on a mis une nouvelle peau en inox, avec de l'isolant. Ici, il faut faire une nouvelle toiture, tout isoler. Ce ne sera pas évident, avec ces petits châssis.»

On en arrive évidemment à parler du vitrage, plutôt omniprésent. «C'est du vitrage armé, il y a une armature dedans. On voit aussi, plus bas, du vitrage martelé, certainement d'origine.» Elle ajoute : «Les nouvelles normes de sécurité imposent qu'on place du vitrage feuilleté en hauteur. Si cela casse, aucun morceau dangereux ne tombera sur les gens.

On va devoir étudier la possibilité d'intégrer des châssis avec du double vitrage. Cela sera beaucoup plus lourd, donc il faut voir s'il sera nécessaire ou pas de renforcer les magnifiques charpentes métalliques.»

La visite se termine et l'architecte, après cette exploration, a gardé tout son enthousiasme. «Déjà, c'est en bon état, pas de dégradations majeures, pas d'infiltration...»

Puis, dans un soupir qui suggère davantage l'ardeur qu'une quelconque lassitude : «Il y a moyen de faire tellement de choses...» La prochaine étape ? «On va commencer à chercher un bureau d'architecte international, spécialisé dans les musées, pour s'associer à nous en vue du concours.» Pour le bureau Origin, le garage Citroën a tout d'un futur grand musée et il compte bien y mettre les heures nécessaires pour lui concocter un projet à la mesure du site. «Les espaces sont élégants et affirmés, la localisation est magnifique, la lumière est magnifique... Idéal pour faire un musée», conclut notre invitée.

Transformer un show-room en temple d'art, une affaire d'architectes. Un prochain concours mettra, à coup sûr, plus d'un bureau sur les dents. Le ministre-président de la Région Bruxelles-Capitale, Rudy Vervoort, annonce : «C'est pour la fin de cette année. La Société d'Aménagement urbain est en train d'y travailler. C'est un challenge de créativité, pour un bureau d'architecture, c'est un projet phare. Il faudra mettre en valeur les spécificités. Mais je n'ai pas d'idée préconçue. Je ferme les yeux, je vois quelque chose... Mais je ne suis pas architecte.» Concernant la dénomination du futur musée : «On cherche un nom qui marque les esprits. Sont en présence trois grands noms : Bruxelles, Pompidou, Citroën. Il faut trouver quelque chose de marquant les combinant.»

Le musée doit ouvrir en 2020, mais on annonce déjà une expo en 2018. Rudy Vervoort explique qu'il s'agit surtout de ne

pas laisser le bâtiment vide, pendant les travaux, mais aussi de lui permettre d'amorcer sa vie de pôle culturel. Une manière de protéger l'édifice, à la manière de ce qui a été fait au siège Solvay, via l'intervention de l'artiste Denis Meyers. «Cela ferait aussi office de montée en puissance progressive.»

Au fait, le Centre Pompidou aura-t-il son mot à dire, quant aux lauréats du concours ? «Le jury n'est pas encore déterminé, mais c'est plus que probable. Notre partenariat est tous azimuts, ce n'est pas juste un fournisseur d'œuvres.» Tiens, ce partenariat justement... Quelles sont les exigences du Centre Pompidou au niveau des coûts ? «On devra payer un certain montant pour les experts, le convoyage des œuvres, l'établissement du programme... Mais les montants ne sont pas encore déterminés, vu que le contenu précis du partenariat est seulement en cours d'élaboration.»

M.N.

Centre Pompidou

La mécanique Beaubourg

Après des années de polémiques et de critiques, Beaubourg «la verrue» fait doucement son trou malgré une fréquentation encore très «parisienne» (60% nationale contre 40% étrangère). Mais les efforts d'internationalisation de la marque et de sa collection devraient, à coup sûr, remédier à tout cela. Visite guidée d'une grande machine à créer de la créativité. *Par Delphine Denuit, à Paris*

On entraperçoit de loin sa silhouette, entrecoupée de vieux immeubles noirs du vieux Paris, à quelques pas de la classique et hautaine Mairie de Paris. À croire qu'elle joue à cache-cache, visible de certains coins de rue seulement à l'œil averti. Contrairement aux autres monuments parisiens, le Centre Georges Pompidou ne se laisse découvrir que de face. Et là, c'est toujours la même sensation impressionnante qui saisit le marcheur, transformé, en un clin d'œil, en une petite fourmi rampante, noyée dans l'immense place — «piazza» pour les initiés — bruyante qui lui sert d'entrée. Beaubourg, comme le surnomment les Parisiens, fêtera ses 40 ans le 31 janvier 2017. L'immense bâtisse de 170 mètres de long sur 50 de large n'a pas pris une ride. On peut même dire qu'elle a rarement été autant dans le coup.

3,5 millions de visiteurs

Construite de verre et d'acier, elle joue, tout au long de la journée, avec la lumière, comme la pyramide du Louvre construite, des années plus tard, et qu'elle aurait inspirée. Qui n'a jamais vu ses tuyaux de couleurs qui courent le long de ses artères et sa «chenille», ce long escalator entubé dans un échafaudage géant? Issue d'une lubie de l'ancien président éponyme, cette usine moderne à créer de la créativité fait penser à une sorte de mécano géant dans lequel les pièces sont moulées, reproduites et assemblables quasiment à l'infini. En imaginant une structure ouverte où tous les éléments fonctionnels de portage et de circulation sont visibles, ses deux architectes — l'Italien Renzo Piano et le Britannique Richard Rogers — ont conçu un bâtiment qui s'apparente plus à une gigantesque machine, un paquebot pour certains, avec ses immenses aérations qui percent la «piazza». Une machine qui, grâce à ses parois vitrées et à son absence totale de murs, laisse entrer et sortir la lumière, rend visible son effervescence intérieure, miroir de l'agitation de la Ville Lumière.

Mais qu'on ne s'y méprenne pas : Pompidou n'est pas un musée, mais un centre pluridisciplinaire (regroupant musées, cinéma, studios, ateliers de création, bibliothèque, musique, etc.), ce qui le différencie du Tate ou du Moma, qui sont avant tout des musées. On vient s'y promener et s'y instruire sur ses huit niveaux de 7.500 m² chacun (dont deux en sous-sol, l'entrée se faisant au niveau 1), l'équivalent de huit terrains de foot superposés. Ses 3,5 mil-

lions de visiteurs (5 millions en comptant ceux de la bibliothèque) annuels en font même l'un des sites culturels les plus fréquentés au monde.

Tout l'exploit architectural réside dans

l'ossature générale de la structure, supportée par 14 portiques, qui soutiennent eux-mêmes des poutres de 45 mètres de long. Au lieu d'être cachés, les éléments fonctionnels sont mis en avant et classés par couleur : les conduits d'eau (peints en vert), les conduits d'air (en bleu ou blanc), les gaines électriques (en jaune) et les moyens de circulation humains (ascenseurs, monte-charges, escaliers mécaniques en rouge). La couleur attribuée aux circulations symbolise la couleur du sang qui, en circulant dans l'organisme, apporte la vie. Du coup, chaque plateau, chaque espace d'exposition est libéré de toute tuyauterie, permettant tous les aménagements possibles. On retrouve ici une idée clé du projet de créer un lieu de rencontre entre le public et la culture : le public, en circulant dans la chenille, comme le sang dans une artère, fait vivre la culture.

Bouillonnement artistique

Ce bouillonnement est tout aussi frappant à l'intérieur du bâtiment. Le Musée national d'art moderne (MNAM, aux 4^e et 5^e étages) présente la collection permanente du Centre, répartie entre période moderne (de 1905 à 1965, 5^e étage) et contemporaine (de 1965 à aujourd'hui, 4^e étage). Dès les premiers pas, le visiteur est saisi par l'immense tableau de Fernand Léger, «La Noce», et ne peut que se laisser entraîner dans sa danse. Dès l'allée centrale (surnommée la Rue), entre sculptures monumentales et tableaux exceptionnels, le tournis guette déjà. Pour célébrer les 50 ans de la disparition d'André Breton, le musée lui dédie une superbe salle «focus», où se répondent d'incroyables œuvres de Dali et Duchamp. Mieux encore, il a reconstitué à l'identique — grâce aux donations de la famille — l'atelier du maître où l'on peut admirer «La Chimère» de Max Ernst et de somptueuses œuvres éparpillées au pied de son bureau... De Matisse à Mondrian, en passant par Kandinsky et Braque, sans oublier Klein, De Chirico ou encore Picasso, la liste des artistes est un doux poème à la Prévert. Parmi eux, Beaubourg ne recense pas moins de 138 artistes belges parmi lesquels Alechinsky, Bury, François et Kroll... Au total, Pompidou compte 120.000 œuvres dont seuls 10% sont montrés au public. «La richesse des collections du Centre Pompidou nous permet de

renouveler fréquemment nos présentations au public», souligne Benoît Parayre, son directeur de la communication et des partenariats. *Le visiteur peut s'y promener régulièrement, il y découvrira souvent des œuvres différentes.* D'autant que de nombreuses pièces fragiles (sculptures, dessins...) doivent être régulièrement mises au repos après avoir été soumises à la lumière et au public.

À l'image de sa chenille, Pompidou mue sans cesse. En plus de sa collection permanente, réagencée et actualisée tous les six mois, il organise une trentaine d'expositions temporaires chaque année. Parmi les plus célèbres, on ne peut pas ne pas citer celle consacrée actuellement à Magritte qui rencontre un vif succès (6.000 visiteurs/jour). Fan de l'artiste, la reine Mathilde s'y est elle-même rendue mercredi. Quant à celle à venir, consacrée au surréalisme en Égypte (1938-48), elle s'annonce détonante (à partir du 19 octobre, 4^e étage).

Outre son musée et ses galeries d'exposition temporaire, Beaubourg est connue aussi pour sa Bibliothèque publique d'information (BPI) qui s'étend sur trois étages avec plus de 15 km de rayonnage de livres et de documents sonores, photographiques, informatiques... Même son restaurant, baptisé «Le Georges» en hommage au président Pompidou initiateur du projet et féru d'art moderne, est de plus en plus prisé pour sa vue panoramique, l'une des plus belles de la capitale.

La famille «Centre Pompidou» n'a pas attendu Bruxelles pour s'agrandir. Le Centre, connu dans le monde entier, a d'abord essaimé de trois manières différentes avant de se lancer à la conquête de la capitale européenne. Dans l'ordre, le Centre Pompidou a créé une antenne dans l'Est de la France, à Metz, en 2010, avant d'ouvrir celle de Malaga l'an dernier. Entre les deux, le Centre a joué la carte de l'innovation à travers le Centre Pompidou Mobile, une structure démontable qui a sillonné les routes françaises pendant deux ans (2011-2012).

Dès lors, le futur partenariat de Pompidou avec la région bruxelloise pourrait logiquement s'inscrire dans la continuité de ces précédents

«labels». Pourtant, il n'en est rien, remarque le président du Centre Pompidou, Serge Lasvignes. Contrairement à Metz ou Malaga, le Centre s'est fixé pour mission à Bruxelles de «doter l'Union européenne d'une sorte de chair, d'un aspect sensible, d'une dimension artistique qui lui manque». L'humaniser donc en lui offrant une dimension autre que celle dans laquelle on la cantonne le plus souvent. «Nous voulons dépasser le point de vue géocentré du lieu

pour une approche plus internationale et en particulier plus européenne de l'histoire de la modernité», confie-t-il.

Des Beaubourg originaux

Rien à voir avec Metz, où Pompidou s'est engagé dans une opération de décentralisation nationale autour d'un établissement culturel public, pour revivifier le territoire local. Il s'agit de faire sortir des murs parisiens une petite partie de l'immense collection du Centre, pour la faire découvrir à des visiteurs qui n'y auraient sans doute pas eu accès. Le public visé est, à la fois, local et frontalier. Son architecture spectaculaire, reprenant le cannage d'un chapeau chinois, abrite trois galeries aux espaces modulables de près de 5000 m² au total. Avec, en son centre, une flèche centrale étonnante de 77 mètres de haut, ultime clin d'œil au Centre Pompidou inauguré en 1977!

Le Pompidou de Malaga ne se prête pas non plus à la comparaison. La scène artistique n'y a rien à voir avec celle bruxelloise. Et la cité andalouse, avec ses 4 millions de touristes annuels, a signé une convention temporaire de cinq ans (2015-20) avec Pompidou (ce qui ne devrait pas être le cas à Bruxelles). Le Centre lui fournit, clef en main, le contenu d'un petit Beaubourg de 7.000 m², calqué sur la philosophie de la

maison mère parisienne (à l'inverse de Bruxelles, qui aura son mot à dire et fera ses choix en collaboration avec Pompidou). En contrepartie, Malaga s'acquitte d'une redevance annuelle d'environ 1,5 million d'euros. Pour sa première année, «El Cubo», le

cube coloré tout en verre de Daniel Buren, a attiré près de 220.000 visiteurs.

Doter l'Union européenne d'une dimension artistique qui lui manque.

120.000 trésors à partager

En s'associant avec le Centre Pompidou, le futur musée de la région de Bruxelles-Capitale pourra s'appuyer sur une partie de sa collection, estimée à 120.000 pièces dont seulement 10% environ sont montrées au public ou prêtées. «Pompidou dispose de l'une des deux plus grandes collections au monde avec celle du Moma», précise, non sans fierté, Benoît Parayre, directeur de la communication et des partenariats du Centre. Est-ce à dire que le Centre va proposer au futur ensemble des œuvres issues de sa réserve? «Pas du tout. Nous ne raisonnons absolument pas en terme de réserve mais de collection, assure le professionnel. La richesse du Centre Pompidou réside dans sa collection dans son ensemble: elle est immense et nous permet une utilisation thématique. Nous sommes dans une logique de partage, où il n'est pas question de réserve, mais d'œuvres qui tournent selon les besoins de nos expositions. Potentiellement, le futur musée de Bruxelles pourra donc tout à fait recevoir des pièces qui sont aujourd'hui exposées au Centre Pompidou.» En ce sens, le partenariat à venir avec Bruxelles est «atypique» et sans commune mesure avec ceux déjà signés (lire encadré ci-contre). Le projet doit encore être négocié. Un point d'étape est prévu en juillet avant la signature d'une convention d'ici la fin 2017. On sait déjà que ce partenariat ne devrait pas être temporaire (comme à Malaga), mais s'inscrire dans la durée. La région de Bruxelles jouera évidem-

ment un rôle prépondérant dans le choix des collections. La programmation serait faite en cohérence avec ce qui existe déjà sur la scène artistique belge. Le Centre Pompidou aura pour mission de conseiller la future direction dans ses choix artistiques, lui fournir l'expertise, le savoir-faire et l'accompagnement nécessaire pour qu'elle puisse se constituer à terme sa propre collection. En aucun cas évidemment, Pompidou ne cédera l'une de ses pièces au futur établissement, mais il est tout à fait possible qu'il en prête dans le cadre de leur convention, pour constituer, par exemple, l'exposition temporaire de lancement en 2020. De même, une exposition «teasing» est en réflexion pour 2018, soit deux ans avant l'inauguration officielle, afin de préfigurer, donner le ton de ce que proposera le musée. «Construit en lieu et place du garage Art Déco Citroën, non loin du Canal, on peut ainsi imaginer une thématique en référence à l'histoire du lieu», nous souffle-t-on. S'il est encore trop tôt pour lui donner un nom, certains pensent déjà qu'«il serait dommage de ne pas se servir de la puissance de la marque du Centre Pompidou dont le rayonnement est international». Ce rayonnement est d'ailleurs la clé de voûte de ce partenariat. Reconnu dans le monde entier, Pompidou fédère un nombre phénoménal de datations, legs et donations: selon les années, trente à quarante fois supérieur à son budget d'acquisitions (1,5 million d'euros octroyé par l'État en 2016)! Ce n'est pas un hasard si le Centre rend justement hommage, en ce moment, à deux de ses grands mécènes: un couple américain et une fondation russe qui lui ont respectivement offert 380 et 250 œuvres contemporaines.

D.D.